

# L I T E R A T U R E

## « Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu » La fin d'une énigme littéraire

MIRCEA ARDELEANU



Foia enciclopedica si beletristica cu ilustratiumi.

|  |   |                   |  |  |
|--|---|-------------------|--|--|
| <b>Poft'a</b><br>25<br>Optimiser<br>6<br>Sambata<br>1965 | Este in fiecare luna doi trei ori adica la 5, 15,<br>si 25, dupa c. r. continutul din ea este:<br><b>Pretulu pentru Austria</b><br>pe Opt.—Dec. . . . . 2 fl. —<br>pe Opt.—Jan. . . . . 4 fl. — ec.<br><b>Pentru Romania</b><br>pe Opt.—Marc. . . . . publicat. | <b>Nr.</b><br>15. | <b>Cancelaria redactiei</b><br><b>Strada arborelui verde Nr. 22.</b><br>unde sunt a se adresa manuscrisurile si banii<br>si presubscribitiile.<br>Epistolele infatinate nu se privesc si aparile<br>recevute nu se publicau. | <b>I</b><br><b>curau</b><br><b>anualu.</b> |
|--|---|-------------------|--|--|

### Mircea Ardeleanu

Professeur de littérature française au Département d'Études Romanes de l'Université Lucian Blaga de Sibiu. Auteur d'ouvrages sur la poésie et le roman français au XX<sup>e</sup> siècle, sur des auteurs de l'Oulipo, sur les croisements culturels franco-roumains aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles etc. Fondateur et directeur de **Journées scientifiques internationales** (Sibiu).

**L** EST unanimement acquis aujourd'hui qu'Ion Codru Drăgușanu est « l'homme d'un seul livre »<sup>1</sup>, *Peregrinul transilvan* (Le pèlerin transylvain), publié en première édition en volume en 1865<sup>2</sup>, œuvre qui témoigne d'une prodigieuse maîtrise de l'écriture et d'une incontestable modernité artistique. On relègue en vrac dans une zone d'ombre ouvrages de linguistique, discours et écrits pédagogiques, traductions de cet auteur. Ce qui excède *Peregrinul transilvan* forme une nébuleuse pratiquement inconnue du public, trop vite déclarée sans intérêt littéraire. La critique qui accorde toutes ses faveurs à *Peregrinul transilvan* se contente de se passer le mot d'une génération à l'autre depuis un siècle et demi en ce qui concerne les autres productions. Tel est le cas du texte « Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu »<sup>3</sup> (Avis d'un bon père à son fils) publié par Ion Codru Drăgușanu dans l'hebdomadaire roumanophone *Familia*<sup>4</sup> l'année même de la publication de *Peregrinul transilvan*. Le texte porte la

mention « traduit du français » et le nom du traducteur, mais aucune information n'est fournie sur l'auteur et le titre de l'original. Aussi la traduction d'Ion Codru Drăgușanu est-elle devenue une énigme de l'histoire littéraire roumaine, un défi dont l'enjeu n'échappera pas au chercheur, puisqu'il ouvre également sur un questionnement concernant la circulation des idées littéraires portées par le mouvement interculturel de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et ravive dans le champ littéraire roumain la question des « influences », des sources, des formes, des affinités, etc.

Nous sommes en mesure aujourd'hui de fournir la solution de cette énigme et d'ouvrir le débat sur les questions adjacentes qu'elle suscite. Nous consacrons la première partie de cet essai à formuler et soutenir la réponse à la question de l'identité du texte source qu'a traduit Ion Codru Drăgușanu, la seconde à formuler des éléments de réponse à quelques questions adjacentes et non en dernier lieu à celles concernant la qualité et la portée de cette traduction.

## « Svaturile... » à l'épreuve de la critique

L'ABSENCE DES références au texte source de la traduction « Svaturile ... » est à l'origine de deux démarches distinctes parmi les critiques et les commentateurs de l'œuvre d'Ion Codru Drăgușanu, selon qu'ils prennent l'indication de traduction à la lettre ou qu'ils l'ignorent. Les deux cas témoignent également de l'échec de la critique à reconstituer la démarche réelle du traducteur. Certains critiques, prévenus par la manière apparemment désinvolte d'Ion Codru Drăgușanu d'user ou non de son nom de plume, ont considéré ce texte comme un poème original qu'Ion Codru Drăgușanu aurait fait passer pour une traduction soit par modestie, soit pour se mettre à l'abri contre les autorités impériales trop sourcilieuses sur le point de la discipline institutionnelle.<sup>5</sup> L'attribution erronée du texte à I. Codru Drăgușanu en tant qu'auteur remonte aux débuts de la critique drăgușinienne. Victor Iancu l'affirme avec des formules ambiguës.<sup>6</sup> George Ivașcu présente Ion Codru Drăgușanu comme auteur du texte, tout en reprenant, ironiquement, la formule utilisée par celui-ci.<sup>7</sup> Alexandru Dima et ses collaborateurs considèrent eux aussi « Svaturile... » comme un texte d'auteur, assez terne par ailleurs.<sup>8</sup> Georgeta Antonescu considère que la présence d'Ion Codru Drăgușanu dans le champ littéraire fut, à l'exception de *Peregrinul transilvan*, « aléatoire et sans portée »<sup>9</sup>, et que « Svaturile... » n'est que la versification sans inspiration de banales sentences morales.<sup>10</sup> Selon elle, « le sous-préfet de Făgăraș » reste dans la conscience littéraire contemporaine comme l'auteur d'un seul ouvrage, le récit de ses voyages à travers l'Europe au cours de la quatrième et de la cinquième décennies du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>11</sup>

L'autre partie de la critique prend la mention de traduction comme valide, mais se trouve dans l'impossibilité de préciser l'identité du texte d'origine et par conséquent de juger en connaissance de cause de la valeur et de l'impact de la traduction. Cette catégorie réunit la majorité des critiques drăguşiniens, de Nicolae Iorga à Nicolae Manolescu, en passant par Şerban Cioculescu et Georgiana Lungu-Badea. Parmi les critiques du premier demi-siècle passé, seul Cioculescu s'est penché avec un intérêt tenace sur cet écrivain<sup>12</sup> victime de l'injustice littéraire.<sup>13</sup> Il rappelle la traduction « Svaturile... » dans la préface à son édition<sup>14</sup> et, dans un autre ouvrage<sup>15</sup>, il souligne la continuité de la veine éthique de *Peregrinul...* à « Svaturile... », mais sans un mot sur l'origine du texte. Romul Munteanu<sup>16</sup> rappelle la traduction « Svaturile... » mais ne fournit aucune information sur l'auteur premier et aucun commentaire sur la conformité du texte à l'original. Georgiana Lungu-Badea mentionne le nom du traducteur, mais non celui de l'original.<sup>17</sup> Quelques-uns des critiques drăguşiniens ignorent totalement le texte « Svaturile... ». Vasile Grigore Pop, le premier à avoir écrit une page critique<sup>18</sup> sur I. Codru Drăguşanu, en méconnaît effectivement l'œuvre. N. Iorga, à qui nous devons la récupération de *Peregrinul...*, ne prête aucune attention au reste de son œuvre, etc. G. Călinescu ne cite Ion Codru Drăguşanu que dans la bibliographie de son *Histoire de la littérature roumaine* de 1941<sup>19</sup>, mais lui réserve une page dans son *Compendium* de 1945<sup>20</sup>, tout en soulevant sans donner de réponse explicite la question générique de la valeur littéraire de l'œuvre drăguşinienne. À l'opposé, à la même époque Tudor Vianu fait un brillant portrait de cet écrivain<sup>21</sup> dans *Arta prozatorilor români* (L'art des prosateurs roumains), mais c'est toujours en se rapportant uniquement à *Peregrinul...* et non à d'autres écrits, en tout cas pas aux traductions. Emanoil Bucuţa lui dédie un bel essai<sup>22</sup> sans un mot sur « Svaturile... ». Ion Rotaru<sup>23</sup> évoque la morale bourgeoise d'I. Codru Drăguşanu mais ignore les traductions tout comme I. Negoïţescu.<sup>24</sup> Mircea Anghelescu partage l'idée que Codru Drăguşanu est l'écrivain d'une seule œuvre<sup>25</sup> mais ajoute qu'il peut réserver des surprises au chercheur, sans préciser lesquelles. Il analyse avec compétence certaines traductions d'Ion Codru Drăguşanu, mais ne fait ni commentaire, ni allusion à « Svaturile... ». N. Manolescu<sup>26</sup> rend hommage à la philosophie ludique et au savoir linguistique de *Peregrinul...*, mais lui aussi ignore l'activité de traducteur d'I. Codru Drăguşanu. Dans tous ces cas, le problème est suspendu, non résolu, démarche typique de la mauvaise foi critique. Faute d'être à même de répondre à la question de l'identité du texte premier, ce qui permettrait une analyse compétente et conséquente autour de la traduction, on a préféré, on préfère toujours défendre, explicitement ou implicitement, l'idée qu'elle n'a *a priori* ni d'intérêt littéraire, ni autre. Et pourtant...

## À la source : l'épître « À mon fils » de Jacques-Corentin Royou

**C**OMPARONS CES DEUX EXTRAITS en vis-à-vis<sup>27</sup> :

[37] *Sans être misanthrope, aime la solitude ;  
Fais-y du cœur humain la difficile étude.*

*Que Larochevoucault, Labruyère, Charon*

[40] *t'apprennent à sonder cet abîme profond.*

*Qu'ils soient dans tous les temps tes oracles, tes guides.*

*Ces amis-là, mon fils, ne sont jamais perfides.*

*L'homme, bien rarement, se montre tel qu'il est.*

*En public il est vu sous le jour qui lui plaît.*

[45] *Il donne à ses défauts d'élégantes surfaces ;*

*A la difformité l'apparence des grâces.*

*Dans ses déguisemens l'amour-propre est subtil :*

*Celui qui n'a qu'un œil se montre de profil.*

*Au choix de tes amis sois donc lent et sévère ;*

[50] *Examine long-temps, la méprise est amère.*

[47] *Misanthropu sê nu fii, ci ca singurariu*

*In a ta viétia aibi de indreptariu*

*Pre Larochevoucault, La Bruyere, Addison,*

[50] *Fia-ti ca oraclulu, urma svatulu lor.*

*Fâ cu ei unu studiu, cêrca si patrunde,*

*Anim'a umana cu-abise profunde ;*

*Autorii astia, fiiulu meu, se scia,*

*Sunt amicii mai buni, fara perfidia.*

[55] *Omulu raru s'arêta cumu e, lui i place*

*Publiculu sê-lu vedia candu elu se prefăce ;*

*Defectelor sale da fetie luciôse,*

*Si diformitatei tipuri graciôse ;*

*In schimositura celu duru e subtilu,*

[60] *Chiorulu candu apare, s'arêta 'n profilu,*

*Deci destinge bine, candu amicii vei luâ,*

*Câ-ci amaru mai este de-a te insielâ.*

On reconnaît dans le second la traduction du premier. Le texte de gauche reproduit les vers 37-50 de l'épître morale « À mon fils » de Jacques-Corentin Royou publiée dans le journal *L'Année littéraire*<sup>28</sup> en 1785 ; celui de droite, les vers 47-62 du texte « Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu » traduit du français et publié par Ion Codru Drăgușanu dans la revue *Familia* en 1865.

Cependant, l'étude comparative des deux textes intégraux révèle un certain nombre d'écarts qui ne se justifient pas par les opérations et les pratiques ordinaires de la traduction et qui demandent à être pris en considération. Prenons pour exemple l'intitulé des deux textes : certes, de « À mon fils » à « Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu » la distance n'est pas grande et la pratique de la traduction ne rejette pas ce type d'écarts par rapport au titre d'origine. Cependant, c'est déjà un élément qui intrigue. On se demande également quelles raisons ont pu déterminer Ion Codru Drăgușanu, dont on connaît la probité, à faire infraction au code de la traduction en passant sous silence le nom de l'auteur et ce précisément à propos d'un texte éthique ! Mais la conformité des deux textes est également brouillée par d'autres écarts : l'original comporte un incipit mythologique et symbolique alors que la traduction commence *ex abrupto* en fixant le cadre du discours ; il comporte également un texte « clôtural » dont la traduction ne garde aucune réminiscence. Au contraire, on remarque dans

celle-ci la présence d'un « envoi » à la divinité qui n'existe pas dans l'original. Et comment justifier, ou au moins expliquer, la substitution de « Charon » au vers 50 chez Royou par « Addison », au vers 49 chez Codru Drăgușanu ? Une certaine réorganisation de la matière dans les parties successives s'ajoute aux écarts signalés pour conduire, par-delà ce jeu de ressemblances et de dissemblances, à l'hypothèse de l'existence d'un « tiers texte » ou d'un « inter-texte » – au sens le plus concret, celui de « variante intermédiaire » –, qui aurait servi à Ion Codru Drăgușanu de texte source pour sa traduction. Cette hypothèse implique soit l'existence d'une variante d'auteur (un brouillon, un texte alternatif), soit celle d'un texte modifié *a posteriori* et, dans ce dernier cas, l'existence d'un truchement, d'un « relais », qui aurait changé le texte de Royou. Infirmant l'hypothèse de la variante d'auteur, notre recherche nous a conduit à privilégier celle de l'« interpolation ». Le travail d'archéologie littéraire que nous avons mené nous permet d'affirmer qu'Ion Codru Drăgușanu a travaillé en effet non sur l'original de Jacques-Corentin Royou, tel qu'il a été publié dans *L'Année littéraire* en 1785, mais sur un texte issu d'un remaniement par un autre auteur, que nous supposons être Anne-François-Joachim Fréville.

Mais ceci demande peut-être une brève explication. À sa publication, le poème « À mon fils » de Jacques-Corentin Royou avait bénéficié d'un accueil favorable, ce qui s'explique par ses qualités poétiques aussi bien que par un contexte propice : l'existence d'une presse littéraire active, d'un public cultivé, l'intérêt pour les problèmes éthiques dans la société mouvementée d'avant et d'après la Révolution, etc. Le poème entre en circulation dès sa publication<sup>29</sup> et s'y maintient plus d'un demi-siècle, longévité qui en dit long sur sa pertinence dans les champs conjoints, littéraire et social. On le retrouve dans des recueils<sup>30</sup> édités sous l'Empire et sous la Restauration, parfois déjà portant atteinte à l'intégrité du texte. Par ailleurs, deux articles<sup>31</sup> de *L'Année littéraire* attestent que le poème était tout de suite entré dans un circuit scolaire étant mis en latin par les élèves du Collège royal d'Orléans sous la direction du poète Laurent-Pierre Béranger.<sup>32</sup> Il entre également dans les manuels Roret<sup>33</sup> et fournit des exemples de langues classiques dans des manuels de référence.<sup>34</sup> C'est dans cette mouvance que s'inscrit la reprise du poème par Anne-François-Joachim Fréville dans ses recueils moraux : *Vie des enfants célèbres, ou les modèles du jeune âge, suivis des plus beaux traits de piété filiale, pour servir de lecture et d'instruction à la jeunesse* (A. J. Ducour et Durand, an VI [1798]) et *Beaux traits du jeune âge, suivi de l'histoire de Jeanne d'Arc et du panthéon des enfans célèbres*<sup>35</sup> (Paris, Genets in 1813). Ce dernier connut plusieurs éditions chez Parmantier (entre 1824 et 1834) et chez Didier, à partir de 1838. Dans l'édition dont nous disposons (Parmantier, 1824, 382 pages), le poème est en clôture du recueil, aux pages 372-375 et présente des modifications par rapport au texte de Royou. Plus d'un fait montre que le traducteur roumain Ion

Codru Drăgușanu a eu sous la main le texte « Avis d'un bon père à son fils » publié par A.-F.-J. Fréville dans le recueil pédagogique *Beaux traits du jeune âge...* En fait, Ion Codru Drăgușanu n'a jamais connu le texte original de Royou, même s'il a pu connaître cet auteur grâce à ses ouvrages dramatiques, historiques, etc. Aucun élément n'indique qu'il ait connu les publications littéraires de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, englouties depuis des lustres dans les immenses bouleversements de la société française après la Révolution. Il a travaillé sur le texte « remanié », publié par Fréville dans son recueil, en ignorant totalement le génotexte. Comme nous pouvons le constater par l'exemple ci-dessous, c'est avec ce texte que la conformité de la traduction d'Ion Codru Drăgușanu est parfaite, les changements repérables dans la variante Fréville se retrouvant intégralement dans le texte de «Svaturile... ». Les occasions de la rencontre d'Ion Codru Drăgușanu avec le recueil frévillien ont pu survenir soit dans la bibliothèque scolaire de Puteaux où il a fait son début dans l'enseignement<sup>36</sup>, soit, plus vraisemblablement, à Paris au temps de son service dans la bibliothèque de prêt de Mme Bloum-Babejac<sup>37</sup>, soit enfin à Bucarest et à Ploiești en 1847-1848, car le recueil de Fréville a connu une diffusion européenne<sup>38</sup> et le livre français régnait sur le marché européen, y compris dans les pays de langue roumaine. Comparons :

JACQUES-CORENTIN ROYOU,  
« À mon fils ».  
Variante FRÉVILLE :  
« Avis d'un bon père à son fils »  
p. 212, vers 85-100

I. CODRU DRĂGUȘANU,  
« Svaturile unui parinte  
bunu catra fiulu seu »  
p. 179, vers 103-120

[85] *Si le ciel t'a doué d'un rayon de génie,  
Un jour tu sentiras l'aiguillon de l'envie :  
Au mérite, aux succès toujours son fiel se joint ;  
Travaille à l'exciter, mais ne l'irrite point.  
Si tu veux désarmer sa vengeance funeste,  
[90] Oppose à sa furie un air humble et modeste,  
Ainsi que la pudeur, de son doux incarnat,  
Colorant l'innocence, augmente son éclat ;  
La modestie ajoute au talent qu'on renomme ;  
Le pare, l'embellit: c'est la pudeur de l'homme.  
[95] La modestie enchante, et l'amour-propre aigrit :  
C'est par le cœur qu'on plaît bien plus que par l'esprit.*

À l'Être-Suprême.

*Prosterne-toi, mon fils, devant l'Être-Suprême ;  
Reconnais en lui seul ton premier bienfaiteur :  
L'Univers, tu le sens, ne s'est point fait lui-même ;  
[100] Et certes ce grand œuvre atteste un grand auteur.*

*O radia de geniu de ai ereditu,  
Vei senti si-alu pismei ghimpe ascutitu ;  
[105] Că-ci e aplecata, ferea sê si-o verse,  
Unde observăa meritū si succese ;  
Cauta si descēpta alu ei reu veninu,  
Dar' nu-i dă tu freulu, sê-ti ajunga'n sinu,-  
Vrei sê se 'nfrenedie a ei resbunare,  
[110] Furiei opune modest'a portare ;  
Ea ca si pudōrea cu a ei rosire  
Dă la inocintia mare stralucire ;  
Modesti'a-adauge la talentu renume,  
Splendida decōre si corōna-i pune ;  
[115] Modesti'a'ncanta trufi'a 'ntarita,  
Anim'a intrece mintea ascutita.*

*Fiulu meu, adōra bunulu Creatoru,  
Celu-ce tiene tōte si victia-ti dă.  
Vedi că Universulu de sine nu stă,  
[120] Si acestu opu mare are autoriu !*

Les écarts d'Ion Codru Drăgușanu sont donc redevables à A.-F.-J. Fréville qui inscrit le texte de Royou dans son recueil avec des modifications. Dans le face-à-face ci-dessous nous avons mis en vedette, en respectant l'orthographe originale, les non concordances que comporte le texte du recueil d'A.-F.-J. Fréville par rapport à celui de Royou. Il s'agit de trois types d'opérations textuelles : suppression, adjonction (interpolation), variation (suppression et adjonction). À droite on lit les substitutions opérées sur le texte de Royou. Les espaces blancs marquent les fragments qui n'ont pas de correspondant dans l'une ou l'autre version et étant de ce fait respectivement soit des omissions, soit des ajouts de Fréville (texte absent dans l'original/ vs/texte présent dans l'original mais non repris par Fréville). Comparons :

JACQUES-CORENTIN ROYOU,  
« À mon fils »

5. Tu connois le destin des jumeaux de la fable.  
Ce couple tour-à-tour heureux & misérable,  
après avoir foulé l'Olympe radieux,  
& goûté le nectar à la table des Dieux,  
victime d'une loi rigoureuse & fatale,  
10. descendoit tristement sur la rive infernale.  
Emblème ingénieux dont le sens est très-clair !  
Le ciel, c'est le plaisir ; la peine, c'est l'enfer.

50. Que la Rochefoucauld, la Bruyère, Charon,  
t'apprennent à sonder cet abîme profond.

70. D'homme adroit & rusé méprise le renom :  
Tout honnête-homme est franc ; qui dit fin dit fripon.

82. Ce souhait est celui d'une ardente amitié ;  
il vaut mieux n'être pas que d'être sans pitié.  
Rien ne doit l'étouffer dans une âme sensible

85. C'est une vérité peut-être, & bien horrible,  
102. Au mérite, aux succès toujours son fiel se joint.  
Travaille à l'exciter, mais ne l'irrite point.

A.-F.-J. FRÉVILLE,  
« Avis d'un bon père à son fils »

1. Bientôt, ô cher enfant, ma pesante paupière  
Hélas ! va se fermer à la douce lumière.  
Avant de nous quitter, pour que tu sois heureux,  
D'un sage écoute et suis les avis précieux.

50. Que la Rochefoucauld, Labruyère, Adisson,  
T'apprennent à sonder cet abîme profond ;

70. Souviens-toi bien, mon fils, que dans l'âge avancé  
Le présent s'embellit des vertus du passé ;

A l'Être-Suprême.

Prosterne-toi, mon fils, devant l'Être-Suprême ;  
Reconnais en lui seul ton premier bienfaiteur :

*A l'Être-Suprême.*

*Prosterne-toi, mon fils, devant l'Être-Suprême ;  
Reconnais en lui seul ton premier bienfaiteur :  
L'Univers, tu le sens, ne s'est point fait lui-même ;  
100. Et certes ce grand œuvre atteste un grand  
auteur.*

*Par des sucurs meurtriers ma paupière offensée  
d'un travail sérieux détournant ma pensée,  
ma plume vagabonde, à coups précipités,  
115. te trace en badinant, de sages vérités.  
De toi seul occupé dans ce champêtre asyle,  
je veux que mon loisir te soit encore utile.  
Mais que vois-je? Déjà l'aurore au teint vermeil,  
par sa foible lueur préparant ton réveil,  
120. me découvre tes traits qu'un doux sommeil  
repose.*

*Ah! je cours t'embrasser... Mais j'hésite et je n'ose...  
(Il n'est pas tems encor que ton œil s'ouvre au jour.)  
123. Mon amour me défend cette marque d'amour.*

Ces écarts impliquent une trentaine de vers dans la version Royou originale et une douzaine de vers dans la version de Fréville. Dans l'ensemble, la version Fréville est de 20 vers plus brève : douze vers de l'incipit ont été remplacés par 4 vers de la plume de l'interpolateur qui ajoute aussi un envoi ; les 12 vers de la fin ont été totalement éliminés. Dans le vers 50, le nom de Charon – moraliste de l'humanisme renaissant – est remplacé par celui d'Addison<sup>39</sup>, penseur britannique des Lumières, etc. Cette confrontation met fin à tout doute et fournit le mot de l'énigme : le cas de traduction qui nous occupe n'implique pas seulement le couple traditionnel exclusif auteur-traducteur, mais fait place à un « medium » – A.-F.-J. Fréville – et à un texte intermédiaire remanié. Il est hors de question de considérer Fréville comme auteur du texte source. Sa démarche peut être décrite comme une distorsion du message par le medium, car elle se limite à quelques modifications mineures. Quels que soient les enjeux de cette distorsion, ils ne sont pas de nature à aliéner totalement le texte de son auteur Jacques-Corentin Royou. Tous les éléments sont réunis pour considérer le texte d'Ion Codru Drăgușanu comme la fidèle transposition en roumain du texte de Royou tel que remanié par Fréville. Nous disposons maintenant également de la réponse à la question de savoir pourquoi Ion Codru Drăgușanu ne mentionne pas le nom de l'auteur du texte qu'il traduit : dans le recueil de Fréville, le texte est publié, comme tous les autres, sans nom d'auteur et sans autre référence. Séduit par la portée éthique du texte, dont il ignorait l'auteur, le traducteur aura fait prévaloir son désir de traduire sur les scrupules du métier.



## Texte, contexte, architexte

TOUTE TRADUCTION relève d'un choix par affinité. Dans notre cas, le traducteur comme l'auteur et l'interpolateur Fréville vivent à des époques d'incertitudes et d'angoisse, où les valeurs sont sans cesse remises en question, où la conscience individuelle et l'impératif historique sont souvent en décalage ou en conflit, où il importe avant tout d'instituer des étalons de moralité, un art de vivre, une sagesse. L'auteur le fait pour son pays à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le traducteur pour le sien, huit décennies plus tard. Tous deux ont confiance dans le pouvoir de la poésie, leurs vers ont plus de force que d'harmonie ; et tous deux préfèrent les pensées aux images. Comme celle de l'auteur, l'ambition du traducteur n'était certainement pas de nature poétique mais plutôt de nature éthique, voire politique (parce que civique). Tout dans le parcours professionnel, humain et littéraire d'I. Codru Drăgușanu soutient cette assertion, et surtout sa vocation d'éducateur qui s'exprime à travers sa carrière didactique, ses discours scolaires et autres. Le poème se présente comme un petit traité poétique de morale pratique, genre qui hérite de la grande tradition de l'épître littéraire, des traités théologico-moraux, des dissertations philosophico-éthiques et des ouvrages consacrés à l'éducation des enfants qui traversent les siècles depuis l'antiquité. En tant que traducteur, il en respecte les éléments formels – alexandrins, rimes suivies, disposition en lignes inégales, etc., et la portée éthique. Certes, le carcan formel ne simplifie pas le travail du traducteur, obligé souvent à chercher des solutions dans une langue qui n'excellait pas par sa plasticité. Loin de nous l'idée d'excuser les défaillances du traducteur, mais répondre d'emblée à la question concernant la qualité de la traduction d'Ion Codru Drăgușanu n'est pas chose aisée. Le texte traduit n'est pas à proprement parler un texte poétique, mais un texte de morale versifié et rehaussé de figures de rhétorique. Ion Codru Drăgușanu a cru devoir serrer son modèle au plus près, mais il fallait une flexibilité de tours et une facilité d'expression que sa langue ne possédait pas encore pour modeler avec succès la phrase roumaine sur le vers français. Il a suivi dans sa traduction un système de compensations dont il s'est tiré quelquefois très heureusement. Cela n'a rien d'étonnant : la lecture du *Peregrinul*... dévoile un auteur qui maîtrise les subtilités de la langue. D'autre part sa culture, qui valorise les classiques et les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrivains allemands du *Sturm und Drang* plutôt que les écrivains romantiques<sup>40</sup> contemporains de sa jeunesse, lui fournit la nécessaire réserve de représentations et de formules linguistiques. On ne s'étonnera donc pas de retrouver chez lui la primauté de l'éthique sur le poétique. Aussi, pour avoir essayé d'être littéral, a-t-il parfois l'air maladroit et emprunté. Mais on a eu tort de juger de la composition en l'absence de la référence à l'original. Dans celui-ci, c'est la métaphore pragmatique qui règne, comme dans la poésie

des choses de Lucrèce ou d'Hésiode. Rien de mieux que la comparaison des deux textes pour analyser concrètement le travail du traducteur, et à cet effet nous renvoyons une fois de plus ci-dessus à notre première citation. Ce que l'on peut remarquer aussitôt c'est qu'Ion Codru Drăgușanu travaille tantôt en suivant de près la démarche de l'auteur, tantôt sur des unités de traduction qui transgressent les limites du vers. Cela lui permet d'opérer des déplacements, afin de redistribuer la matière sémantique dans le cadre de la laisse, diminuant ainsi les pertes de sens inhérentes, ce qui dénote un savoir-faire professionnel. Dans la seconde partie de la laisse, le traducteur « colle » au texte, traduisant presque vers par vers, au risque parfois de se voir obligé d'employer des mots (*schimositura*, *chiorul*) ou des tours (*a lua amici* [prendre des amis]) d'un registre de langue moins soutenu ou d'user de mots vides, éventuellement inutilement répétés (*lui ... el*) ou de mots sans valeur sémantique (*mai*). Par contre, dans la première partie, il manifeste la désinvolture d'un traducteur chevronné et en tire tout le profit poétique, procédant à une réorganisation sémantique de la séquence que les contraintes de cet article nous défendent de détailler : fragmentation et déplacement des vers à l'intérieur de la strophe, reprises parfois redondantes, etc. En outre, Ion Codru Drăgușanu n'hésite pas à multiplier le nombre de vers. Ici même nous avons 14 vers dans l'original et 16 dans la traduction et une légère variation dans la distribution « matérielle » : deux « paragraphes » poétiques (6 + 8 vers) composant une seule laisse, dans l'original, contre deux laisses de huit vers dans la traduction. Globalement, l'original comporte 100 alexandrins, la traduction 120.

À défaut d'aller plus loin dans cette analyse séquentielle, intéressons-nous brièvement à l'aspect éthique. Dans « À mon fils », Royou résume, reformule et combine l'éthique de l'honnête homme (Castiglione, Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld, etc.) et l'éthique spinoziste. Le but de l'éthique spinoziste est pratique, elle vise à changer la façon d'être et d'agir. La liberté spinoziste consiste à rejeter les mauvaises passions au profit de celles qui nous rendent généreux et actifs, et par conséquent autonomes. Elle vise à la vertu, laquelle chez Spinoza est le chemin qui mène au bonheur. L'homme libre n'agit pas pour les bienfaits que procure l'action bonne mais parce qu'il connaît la jouissance de vivre dans la vertu. Elle est le résultat d'un choix délibéré et conduit à vivre selon la loi morale qui nous enseigne ce qui est bon pour nous et pour les autres. L'idéal de l'honnêteté est un idéal de perfection et surtout d'équilibre social. La sagesse et l'observance de la loi morale conduisent à l'épanouissement de l'homme. Avec de telles idées, le texte de Royou fut une irrésistible tentation pour Ion Codru Drăgușanu. Les modifications apportées par A.-F.-J. Fréville ne trahissent nullement la signification du poème. L'interpolation n'a pas bonne réputation en général, mais notre exemple montre qu'elle ne porte pas toujours et pas forcément préjudice au texte qu'elle modifie. La suppression de l'épisode mythologique du

début, devenu probablement incompréhensible, et du monologue mièvre de la fin, la « mise à jour » idéologique (Addison au détriment de Charon, l'envoi à « l'être suprême ») sont peut-être la rançon de cette relance et, force est de le reconnaître, en augmentent heureusement le « rendement ».

## Le détour du pérégrin

**L**A PUBLICATION du *Peregrinul transilvan* en volume et celle de « Svaturile ... » sont contemporaines, ce qui rend le détour du premier intéressant, sinon inévitable, pour l'analyse du second. On ne reprendra pas ici les données connues de la biographie de Ion Codru Drăgușanu, ses tribulations entre Naples et Londres, Paris et Moscou ou Saint-Pétersbourg, mais arrêtons-nous un bref instant sur sa relation à la France et au français, ce qui intéresse la traduction. La lecture de *Peregrinul...* nous rend cette évidence : nous sommes devant un francophile convaincu et invariable. Ion Codru Drăgușanu illustre la francophilie des Roumains transylvains, parfois trop méconnue par les historiens. Contrairement aux idées reçues, il y a eu chez les Roumains transylvains une francophilie<sup>41</sup> qui déborde le siècle d'Ion Codru Drăgușanu et qui devait à une sagesse ancestrale de savoir s'accommoder de la loyauté à l'empereur autrichien. De cette francophilie roumaine transylvaine Ion Codru Drăgușanu fut non un simple porteur mais un vrai vecteur. De son propre aveu, à son départ « en errance », il ne connaissait pas le français<sup>42</sup> [*frânca*], mais il en éprouve l'attrait dans la maison du boyard Sache à Târgoviște.<sup>43</sup> Dans une autre lettre, il en fixe l'origine dans les récits de son grand-père, ancien soldat impérial dans les guerres napoléoniennes.<sup>44</sup> S'appuyant sur certains éléments philologiques, Ș. Cioculescu formule la supposition que l'auteur possédait des connaissances de français avant son départ<sup>45</sup>, ce dont on le voit tout étonné.<sup>46</sup> I. Codru Drăgușanu complète ses études au Collège de Saint Sabba de Bucarest, mais constatant qu'il progressait mieux (et à meilleur marché) en autodidacte, il quitte le collège pour se lancer dans une carrière qui présente, selon Ș. Cioculescu, maintes ressemblances avec celle de Gil Blas de Santillane<sup>47</sup> et, selon Emanoil Bucuța, avec Wilhelm Meister<sup>48</sup> des années de voyage. Que ses voyages aient enrichi culturellement la personne et le livre du pérégrin, on peut en juger d'après l'intertexte européen de *Peregrinul...*, avec une dominante française nettement perceptible. Il montre que les préférences littéraires d'Ion Codru Drăgușanu vont vers une littérature qui stimule la raison, favorise la connaissance et développe l'esprit d'action sociale et de progrès moral, spécifique de la philosophie des Lumières. On peut lui trouver beaucoup d'affinités avec Voltaire, pour qui il ne dissimule pas son admiration.

Mais ceci explique également sa décision de traduire l'épître de Royou dont le contenu moral était en concordance non seulement avec ses propres idées pédagogiques mais aussi avec les impératifs sociaux qui s'imposaient aux Roumains de Transylvanie à l'étape « constitutionnelle » de l'absolutisme impérial autrichien (1860-1867). En 1865, l'année de la publication du texte, la Transylvanie traverse une période de grâce. Après les ravages de la Révolution et l'écrasement contre-révolutionnaire, la brève période qui commence en 1860 est une trêve de l'histoire à laquelle le Compromis (*Ausgleich*) autrichien-hongrois allait mettre un terme en 1867. Les Roumains, enfin reconnus comme nation au même titre que les autres nations transylvaines, étaient en plein processus de réalisation de leurs fondations nationales-politiques. À la société roumaine semblait sourire enfin une chance de s'émanciper dans les cadres constitutionnels de l'Empire, et celui-ci avait besoin de sujets loyaux et policés. Le texte de Royou, véritable défi traductologique répondait à ce double impératif en proposant le portrait de l'honnête homme qu'il s'agissait d'asseoir dans l'habitus roumain transylvain.

Mais Ion Codru Drăgușanu n'est pas l'aède de ce moment historique. *Peregrinul transilvan* révèle un artisan de la langue fin et avisé, mais tourné plutôt vers l'écriture prosaïque. Car, excepté le morceau ludique « Dieu nous en garde ! » dans la lettre III de *Peregrinul...*<sup>49</sup>, l'auteur n'a pratiqué la versification que dans des traductions, et il déclare ne pas nourrir d'ambitions poétiques.<sup>50</sup> Mais si dans le texte « Svaturile... » certains tours peuvent légitimement décevoir, cela n'implique pas que les aptitudes poétiques du traducteur, mais aussi certains facteurs objectifs, tel le stade de développement de la langue. À l'heure où la langue roumaine d'au-delà des Carpates en était à se doter de grammaires et allait bientôt se faire illustrer par des génies poétiques, la langue roumaine de Transylvanie reste en quelque sorte prisonnière du courant professé par l'« École transylvaine » (*Școala Ardeleană*) au dernier quart du siècle précédent. C'est dans cette langue – orthographe, grammaire, lexique confondus – qu'écrit Ion Codru Drăgușanu, influencé par les théories linguistiques latinisantes et autochtonistes d'August Treboniu Laurian, disciple de Timotei Cipariu<sup>51</sup>, et c'est cette langue qu'illustrent, pour le meilleur et pour le pire, *Peregrinul transilvan*, « Svaturile... », etc. Certes, Ion Codru Drăgușanu connaissait les évolutions linguistiques d'au-delà des Carpates ; mais là encore, la culture de l'écrit était trop jeune et la langue était menacée d'influences étrangères. Dans ces conditions, Ion Codru Drăgușanu préfère se retrancher derrière de plus surs acquis. Voilà peut-être qui explique mieux certaines lourdeurs stylistiques dans la version roumaine, plutôt que l'absence de talent du traducteur. Du reste, Jacques-Corentin Royou, n'était pas non plus un vrai poète, mais un habile versificateur, comme l'étaient à son époque tous les fins esprits.

Enfin, le jugement critique sur « Svaturile... » est aussi la conséquence d'un malentendu historique dû à la décadence d'un genre littéraire : la poésie didactique est tombée dans une désuétude comparable à la mort. L'épître morale, genre majeur depuis l'Antiquité, joignant l'enseignement à la poésie et visant à l'édification morale devient objet de suspicion poétique dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au même titre que le « poème long », narratif, descriptif, philosophique, si brillamment illustré dans les lettres européennes des Lumières. Au nom de « l'hérésie de l'enseignement » Baudelaire, puis Mallarmé rejettent la poésie d'idées. Dans le souci de fuir le « prosaïsme », la poésie philosophique du XX<sup>e</sup> siècle évite d'« exposer » des idées, une « thèse », un « message », ressentis comme étrangers à l'essence poétique. Penser poétiquement, en images, tel est l'idéal du « poème philosophique moderne », qui rompt le lien historique entre la poésie et l'enseignement. Nos goûts poétiques ont changé certes, mais il convient de juger les choses dans leur contexte, et appliquer au poème de Royou et à la traduction d'I. Codru Drăgușanu les critères esthétiques de leur époque, non de la nôtre.

## Autour de *L'Année littéraire*, de Fréron, des Royou

**A** LA FIN du XVIII<sup>e</sup> siècle, la société française a le goût et l'habitude des journaux littéraires qui présentent au public les ouvrages les plus récents parus dans le champ des belles lettres et de la pensée tels *Le Mercure de France*, *Le Journal encyclopédique*, *L'Esprit des Journaux*, etc. Mais *L'Année littéraire*<sup>52</sup> fait figure à part parmi ces journaux, tant par sa longévité que par sa position centrale dans le champ littéraire, par son idéologie conservatrice et par le prestige de ses collaborateurs. Se distinguant par sa remarquable unité de doctrine, de style et de ton, *L'Année littéraire* l'emporte de loin sur tous les autres. Suite de *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, *L'Année littéraire* paraît de février 1754 à 1790. Deux personnalités mirent leur empreinte sur l'esprit de ce journal : Elie Catherine Fréron<sup>53</sup>, le fondateur, et Thomas-Marie Royou<sup>54</sup> dit l'« abbé Royou », frère aîné de Jacques-Corentin. Parenté de sang<sup>55</sup> et parenté d'idées se mêlent intimement dans les destinées de cette revue. Elie Catherine Fréron, le fondateur, dirige *L'Année littéraire* jusqu'à sa mort survenue le 10 mars 1776. Après la mort de Fréron, l'abbé Royou joue progressivement dans la rédaction de *L'Année littéraire* un rôle de plus en plus important avec l'appui de sa femme, sœur de Fréron.

Jacques-Corentin Royou (1749-1828) est le frère de Thomas-Marie Royou et cousin puis beau-frère d'Elie Catherine Fréron. Il a peu publié dans *L'Année littéraire*<sup>56</sup> ; il a collaboré davantage à d'autres journaux monarchistes, tel *L'Ami du*

*Roi* fondé par son frère l'« abbé » Royou. Après la Révolution, Jacques-Corentin Royou continue son activité de journaliste et d'avocat, mais se dédie particulièrement à une activité d'homme de lettres se faisant remarquer par l'élégance de son écriture mais aussi par la froideur de son style. Son écriture est plutôt celle d'un moraliste, et le poème « À mon fils », source de la traduction d'Ion Codru Drăgușanu, le montre avec éloquence. Son œuvre d'historien est surtout celle d'un vulgarisateur.<sup>57</sup> En tant qu'écrivain dramatique, il a écrit *Phocion*, tragédie (1817), *Le Frondeur*, comédie en un acte et en vers (1819), *Zénobie*, tragédie (1821), *La mort de César*, tragédie (1821). Après sa mort, son nom s'est perdu dans les méandres de l'histoire littéraire et de l'histoire tout court, comme ceux de Thomas, de Delille, de J. B. Rousseau, de Chénier et de tant d'autres dont les œuvres ont rempli les rayons des bibliothèques, nourri les esprits, façonné l'homme du XIX<sup>e</sup> siècle.

Anne-François-Joachim Fréville (1749 ou 1750-1832) est un homme de lettres français, ancien précepteur des enfants du duc de Luxembourg, professeur de belles lettres à l'École centrale de Seine-et-Oise. Il est auteur d'un roman apprécié par ses contemporains, ayant pour personnages son fils Émilien et le dauphin Louis XVII, *Les Enfants célèbres* et de maintes traductions de l'anglais. Mais il est également auteur prolifique d'ouvrages d'éducation. Il compose des recueils scolaires sur divers thèmes qu'il lance sur un marché où le livre de morale<sup>58</sup> destiné à un large public fait la fortune des éditeurs. Les instituteurs ont pour mission d'apprendre aux élèves à devenir des citoyens modèles de la République, ensuite de l'Empire, ensuite du Royaume... Les auteurs privilégient les textes qui présentent les traits positifs de l'enfance, les devoirs de l'enfant envers ses parents, envers sa patrie. Ces bréviaires contiennent un code moral où se pose la question de l'être moral à travers des lectures édifiantes pour un public jeune. Dans la préface de son recueil *Beaux traits du jeune âge*... Fréville déclare dédier son ouvrage aux familles et aux établissements d'éducation car, dit-il, « il tend à exciter de nobles sentiments dans le cœur de la jeunesse ». <sup>59</sup> Il explique que les récits de son recueil mettent en scène des personnages du même âge que le lecteur, ce qui représente un principe d'efficacité pédagogique, car « la jeunesse [...] n'a point de temps à perdre et [...] a tant de choses nécessaires à apprendre ». <sup>60</sup> Le désir de l'auteur est de façonner l'homme : « Nous avons particulièrement insisté sur les qualités qui font l'homme, sur les vertus qui constituent la vraie gloire, encore, hélas, si peu connue »<sup>61</sup>, car les sciences et les beaux-arts sont accessoires de l'éducation : « Les saints devoirs, la reconnaissance, l'humanité, la bienfaisance, en forment l'objet principal, avec l'ordre, la justice et les mœurs, source [*sic*] de prospérités renaissantes, de force, de richesses, de grandeur, et fidèles conservatrices des empires ». <sup>62</sup> Ce sont sans doute de telles idées qui ont déterminé Ion Codru Drăgușanu à feuilleter le recueil en réfléchissant aux besoins d'éducation de son peuple, à se laisser séduire par les vers de Jacques-

Corentin Royou au point de vouloir les transposer dans sa langue afin de les offrir en pâture à son peuple. C'est dans cette mouvance que s'inscrit la publication de « Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu ». La revue *Familia* d'Iosif Vulcan qui en était à son 15<sup>e</sup> numéro s'avérait le vecteur idéal pour disséminer ce bréviaire de l'honnête homme dans les rangs d'un lectorat sensibilisé aux idées de renaissance de la dignité nationale et sociale dans la nouvelle phase, plus libérale, de l'empire habsbourgeois.

## En guise de conclusions

**L**A PUBLICATION de « Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu » – traduction de l'épître « À mon fils » de Jacques-Corentin Royou remaniée par A.-F.-J. Fréville – dans une revue ciblée sur la socialité familiale, est partie d'un projet de pédagogie sociale consistant dans l'émancipation du peuple par l'éducation et la culture. L'idéal proposé dans ce texte est celui de l'« honnête homme », idéal tout à la fois humain, civil, moral et esthétique qui a inspiré le XVII<sup>e</sup> siècle français et que les Lumières européennes se sont approprié à leur tour.<sup>63</sup> Les auteurs de cette époque en ont mis en vedette les valeurs qui ont modelé la civilité moderne. La littérature a accueilli et porté ce projet, car l'œuvre littéraire ne parle pas que d'elle-même. C'est son pouvoir transformateur qui fait sa valeur. Elle est moyen de s'améliorer moralement et de vivre consciemment cette amélioration. Ces déterminations qui régissent l'engendrement du texte passent dans l'autre langue par le travail de la traduction. Plus que par les aspects esthétiques du texte de Jacques-Corentin Royou, Ion Codru Drăgușanu est attiré vers ce texte par son potentiel – peut-être surestimé – de régénération morale et de transformation sociale. Traduire se présente donc pour lui non comme un type de travail strictement littéraire, mais comme une action pragmatique articulée immédiatement sur le devenir social, par-delà les frontières géographiques et les disparités du temps historique. Certes, on peut se demander s'il n'y a pas contradiction à admirer Voltaire et à fréquenter en même temps Royou, ennemi des philosophes. Ion Codru Drăgușanu traduit un texte « sans histoire », dont le seul contexte est celui du recueil qu'il clôt – ou qu'il couronne –, pratiquement anonyme, et qui par conséquent exempt le traducteur de prendre en charge les fatals contretemps (idéologiques, politiques, etc.) de l'homme qui en fut l'auteur. Il traduit pour édifier.



## Notes

1. Georgeta Antonescu, *Introducere în opera lui Ion Codru Drăgușanu*, Bucurest, Minerva, 1983, p. 35.
2. *Peregrinulu transilvanu sau epistole scrise den tieve straine unui amicu in patria, de la anulul 1835 pana inchisive 1848*, Tomulu I, Sabiiu, Tiparitu si in provedietura la S. Filtsch, 1865 (sans nom de l'auteur). Nous respectons l'orthographe des sources.
3. Désormais « Svaturile... »
4. *Familia* (Pest), n° 15, 25 octobre-6 novembre 1865, p. 178-179.
5. Ion Codru Drăgușanu fut, de 1849 à sa retraite (1880) fonctionnaire de l'empire d'Autriche (d'Autriche-Hongrie, à partir de 1867).
6. Victor Iancu, « Călătoriile lui Ion Codru Drăgușanu în ediția D-lui Șerban Cioculescu », *Transilvania* (Sibiu), année 74, n° 3-4, mars-avril 1943, p. 271-287, ici, p. 275.
7. George Ivașcu, *Istoria literaturii române*, vol. I, Bucurest, Ed. Științifică, 1969, p. 518 : [trad.] « [...] fils de paysans de Drăguș devenu [...] préfet administratif de Făgăraș, auteur [...] d'un poème [...] traduit "du français" ». Excepté celle d'Ion Codru Drăgușanu, toutes les traductions de cet essai sont de nous et signalées par [trad.].
8. Alexandru Dima (dir.), *Istoria literaturii române*, vol. II, Bucurest, Ed. Academiei RSR, 1968, p. 572.
9. Georgeta Antonescu, *Introducere, op. cit.*, p. 29 : [trad.] « excepté ce livre, sa présence sur le territoire littéraire fut aléatoire et insignifiante ».
10. *Ibid.*, p. 34 : [trad.] « [...] *Avis d'un bon père à son fils*, traduit du français, en fait la versification sans génie de banals préceptes moraux [...] ».
11. *Ibid.*, p. 35 : [trad.] « le vice-capitaine de Făgăraș demeure, en fait, l'homme d'un seul livre, le récit de ses voyages européens au cours de la quatrième et de la cinquième décennies [...] ».
12. I. Codru Drăgușanu, *Peregrinul transilvan* (1835-1844), éd. Șerban Cioculescu, Bucurest, Cugetarea-Georgescu Delafraș, 1942 (désormais Codru Drăgușanu, *Peregrinul*).
13. Il n'a pas encore son édition critique, ni son édition d'œuvres, ni même la monographie digne de ce nom et qu'il mérite.
14. Codru Drăgușanu, *Peregrinul, op. cit.*, p. IX-X : [trad.] « Dans *Familia*... on publie le poème *Avis d'un bon père à son fils*, traduit "du français" et signé "Codru Drăgușanu" ».
15. Șerban Cioculescu, Victor Streinu et Tudor Vianu, *Istoria literaturii române moderne*, Bucurest, Ed. Didactică și Pedagogică, 1972, p. 135.
16. I. Codru Drăgușanu, *Peregrinul transilvan*, éd. Romul Munteanu, Bucurest, Ed. de Stat pentru Literatură și Artă, 1956, p. 14.
17. Georgiana Lungu-Badea, *Repertoriul traducătorilor români de limbă franceză, italiană, spaniolă (secolele al XVIII-lea și al XIX-lea)*. *Studii de istorie a traducerii* (I), Timișoara, Ed. Universității de Vest, 2006, p. 99.
18. Vasile Grigore Pop, *Conspect asupra literaturii române și scriitorilor ei, de la început și până astăzi, în ordine cronologică*, II<sup>e</sup> partie, Bucurest, Tipografia Națională, 1876, p. 169.



19. G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*, texte établis par Al. Piru, Craiova, Vlad&Vlad, 1993.
20. G. Călinescu, *Istoria literaturii române. Compendiu*, Bucarest, Litera Internațional, 2001 (électronique), p. 146-148.
21. Tudor Vianu, *Artă prozatorilor români*, éd. Geo Șerban, Bucarest, Lider, 1997 (Eminescu, 1973), p. 83-88.
22. Emanoil Bucuța, « Călătoriile lui Ion Codru Drăgușanu », *Transilvania*, année 73, n° 5, mai 1942, p. 373-380.
23. Ion Rotaru, *O istorie a literaturii române*, vol. I, Bucarest, Minerva, 1971, p. 196-198.
24. I. Negoitescu, *Istoria literaturii române*, vol. I (1800-1945), Bucarest, Minerva, 1991.
25. Mircea Angheliescu, « Codru Drăgușanu », in *Textul și realitatea*, Bucarest, Eminescu, 1988, p. 131-141 (ici p. 138) : [trad.] « Tout le processus historique de la reconsidération de Codru Drăgușanu [...] se fonde sur une seule œuvre, sur un seul livre [...] ».
26. Nicolae Manolescu, *Istoria critică a literaturii române*, vol. I, Bucarest, Minerva, 1990, p. 220.
27. Nos transcriptions respectent l'orthographe originale.
28. *L'Année littéraire*, Paris, Mériçot le Jeune, tome premier, année 1785, p. 205-213.
29. Pour des raisons de stratégie publicitaire, le texte est publié simultanément dans *Almanach des muses ou choix de poésies fugitives*, vol. 22, Delalain, 1785, p. 231-235.
30. *L'Esprit des journaux français et étrangers*, Paris, Valade, 1785, vol. 134, p. 261-264 ; *Le Mentor vertueux, moraliste et bienfaisant*, Paris, Nyon, 1788, p. 485-489 ; *Petite encyclopédie poétique, ou choix de poésies dans tous les genres, Épîtres morales et sérieuses*, Capelle et Renand, 1804, t. IV, p. 75-79 et *Nouvelle encyclopédie poétique*, etc., éd. P. Capelle, Paris, Cordier, 1819, t. VII, p. 225-229, etc. Quelques vers de l'épître de Royou sont empruntés comme exemples dans le *Gradus français* (1825) ; un exemple est retenu dans *Dictionnaire des Belles-Lettres* de Pierre-Claude-Victor Boiste, Paris, H. Verdière, 1822, p. 380-381, etc.
31. *L'Année littéraire*, t. III, 1785, p. 136-138, « Traduction en vers latins de l'Épître de M. Royou à son fils, insérée dans l'*Almanach des Muses* & dans *L'Année littéraire*, N° 2, par MM. les Ecoliers de Rhétorique du Collège Royal d'Orléans ». Réponse de Royou en guise de remerciement, p. 139-140. L'initiateur de la traduction était Laurent Pierre Bérenger (1749-1822), professeur de rhétorique, poète et moraliste.
32. Théodore-Martin Henri Herluison, *Recherches sur les imprimeurs & libraires d'Orléans. Recueil de documents, pour servir à l'histoire de la typographie et de la librairie orléanaise, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, Orléans, éd. H. Herluison, 1868, réimpr. 1987, (n° 515), p. 133, « Traduction en vers latins de l'épître de M/ Royou à son fils, inséré[e] dans *L'Année littéraire*, n° 1, par MM. les écoliers de rhétorique du collège royal d'Orléans. Orléans, C. de Villeneuve, 1785 », <https://ia802707.us.archive.org/8/items/recherchessurle00herlgoog/recherchessurle00herlgoog.pdf>.
33. Jean-Baptiste Fellens, *Manuel poétique et littéraire ou modèles & principes de tous les genres de composition en vers*, Paris, Librairie encyclopédique Roret, 1838, p. 330-333.
34. Napoléon Landais, *Grammaire générale, résumé de toutes les grammaires*, Paris, Didier, 1841. Voir p. 410-413 l'analyse grammaticale et éthique d'un long fragment « que l'abbé Fabre aurait tirée de Crébillon fils ». Attribution certes erronée.

35. Désormais *Beaux traits du jeune âge*.
36. Probablement au printemps (mars-avril) 1841, période dont il rend compte dans la lettre XXI datée mai 1841. Mais il évoque cette expérience d'enseignement dans la lettre XXIII, juin 1842. Codru Drăgușanu, *Peregrinul*, *op. cit.*, p. 135.
37. Mai 1841-mai 1842, selon la lettre XXII, Codru Drăgușanu, *Peregrinul*, *op. cit.*, p. 126-132.
38. Voir par exemple le recueil de G. Engelberts Gerrits, *Troisième Livre de lecture, ou choix de plusieurs anecdotes, traits historiques, faits mémorables, lettres, fables et maximes, en prose et en vers, destinés à faciliter l'étude de la langue française, avec la version en hollandais des phrases et des mots*, 2<sup>e</sup> éd., rev. et corr., Amsterdam, Portielje, 1832, p. 281-285.
39. Joseph Addison (1672-1719), essayiste, poète dramatique et homme politique britannique.
40. Ion Codru Drăgușanu ironise souvent dans *Peregrinul*... les clichés romantiques. Par exemple, les *Recueils poétiques* d'Alphonse de Lamartine lui servent d'effigie soporifique. I. Codru Drăgușanu, *Peregrinul*, *op. cit.*, p. 112.
41. Victor Iancu, « Călătoriile lui Ion Codru Drăgușanu », *op. cit.*, p. 286 : [trad.] « La vérité est qu'hormis quelques rares exceptions [...] les [Roumains] Transylvains ont admiré de loin avec fanatisme la France [...] ».
42. I. C. Drăgușanu utilise un vieux mot générique : « frânc », et ses dérivés « frâncesc », « frânțește ». Le texte « Svaturile... » est présenté comme « trad. din francesce » [traduit du français].
43. Codru Drăgușanu, *Peregrinul*, *op. cit.*, p. 21 : [trad.] « [...] brusquement me vint l'envie d'apprendre le français ».
44. *Ibid.*, p. 74 : [trad.] « Mais quant à Paris et aux Français [...] dès ma tendre jeunesse je suis tout passionné et à même de tout sacrifier pour eux, même le salut de mon âme, ne fût-ce péché de le dire. »
45. *Ibid.*, p. XVIII-XIX.
46. *Ibid.*, p. XXXIV : [trad.] « Curieuse cette passion de Codru I. Drăgușanu pour la France et Paris ! En tout cas, insolite parmi les Transylvains [...]. L'éloge qu'il lui fait est une pure apologie, la plus puissante de celles qu'on lui a dédiées. »
47. *Ibid.*, p. XX. Voir également *ibid.*, p. 25.
48. Bucuța, « Călătoriile lui Ion Codru Drăgușanu », *op. cit.*, p. 376 : [trad.] « Ion Codru de Drăguș, un Gil Blas de Santillane [...] était plutôt un Wilhelm Meister dans ses années de voyage, allant vers la fortification et l'embellissement de son âme et vers le repos apaisé de la fin. »
49. Codru Drăgușanu, *Peregrinul*, *op. cit.*, p. 16-18.
50. *Ibid.*, p. 203 : [trad.] « Mais je suis homme de la prose et je n'ose pas. »
51. Une « commission littérale » avait statué sur les réglementations linguistiques roumaines à Sibiu en 1860, avant qu'elles ne fussent adoptées par l'Association (ASTRA), fondée à la même époque, dont Ion Codru Drăgușanu était le vice-président.
52. On connaît deux ouvrages d'ensemble sur *L'Année littéraire* : Paul Van Tieghem, *L'Année littéraire comme intermédiaire en France des littératures étrangères*, Genève, Slatkine Reprints, 1975 (Paris, 1907) et Dante Lénardon, *Index de « L'Année littéraire » 1754-1790*, Genève, Slatkine Reprints, 1979.

53. Élie Catherine Fréron (1718-1776) fut le fondateur et, pendant plus de deux décennies (1854-1776), le directeur de *L'Année littéraire*, l'œuvre de sa vie. Il y critiquait la littérature de son temps et combattait « les philosophes », principalement Voltaire. L'une des dernières attaques consista en une édition du *Commentaire sur La Henriade* (1775) de La Beaumelle, à laquelle Voltaire riposta par l'épigramme bien connue : « L'autre jour, au fond d'un vallon/ Un serpent piqua Jean Fréron :/ Que pensez-vous qu'il arriva ?/ Ce fut le serpent qui creva. » Mais Voltaire et le parti philosophique usèrent également contre Fréron de leurs relais au gouvernement, ce qui aboutit en 1776 à l'arrêt de suppression de *L'Année littéraire*. Si l'on trouva une solution pour en éviter l'exécution, Fréron en subit une telle contrariété qu'il mourut peu après. Avait-il tort ou raison ? L'enjeu de la polémique était ailleurs : Fréron incarnait la nouvelle puissance des médias et dénonçait la mainmise des philosophes sur l'institution littéraire, ce qui le rendait dangereux.
54. Thomas Marie Royou (1743-1792) dit « l'abbé Royou », le frère aîné de Jacques-Corentin, fut un catholique intégriste et autoritaire. Dans ses écrits, il poursuivit la campagne antiphilosophique de Fréron. Ses attaques contre les philosophes devinrent plus violentes après la Révolution. Ses intempérances de langage ne tardèrent pas à mettre en danger le journal et il dut renoncer à publier dans *L'Année littéraire*, par crainte que le journal ne perdît son privilège. Mais il eut le soutien de sa sœur veuve Fréron et de son frère Corentin, avec l'aide de qui il fonda *L'Ami du Roi* en 1790. Il est auteur du *Monde de verre réduit en poudre, ou analyse et réfutation des « Epoques de la nature »* de M. le comte de Buffon et d'articles dont certains furent réimprimés comme pamphlets.
55. L'épouse de l'abbé Royou était sœur de Fréron et la deuxième épouse de Fréron était sœur des Royou. Jacques-Corentin épouse l'une des filles du premier lit de Fréron. Par sa mère, Fréron était allié de loin à la famille de Malherbe.
56. L'*Index de « L'Année littéraire »* de Dante Lénardon, atteste d'une douzaine de contributions au total, entre 1775 et 1786.
57. *Précis de l'histoire ancienne d'après Rollin* (Paris, Mareschal, 1803), *Histoire du Bas-Empire* (1803), *Histoire des empereurs* (1808), *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste* (Paris, Le Normant, 1809), *Histoire de France depuis Faramond jusqu'à la vingt-cinquième année du règne de Louis XVIII* (1819), *Développement des principales causes des principaux événements de la révolution, précédé d'un choix des apophtegmes des anciens avec quelques notes* (Paris, 1823), *De la révolution française, ses principales causes et ses principaux événements* (posthume, 1830).
58. « Livre de morale des écoles primaires », « Livre de morale pratique », livres « de morale et d'instruction civique », etc. A.-F.-J. Fréville est très prolifique dans le genre, puisqu'il compose lui-même un grand nombre de recueils de ce genre : *l'Alphabet personnifié*, et la *Lecture par images* ; le *Domino des enfants* ; les *Contes jaunes* ; les *Enfants célèbres* ; la *Piété filiale* ; les *Lectures poétiques* ; les *Merveilles de l'instinct et de la nature* ; les *Passe-temps instructifs*, les *Chiens célèbres*, etc.
59. Anne-François-Joachim Fréville, *Beaux traits du jeune âge, Suivis de l'histoire de Jeanne d'Arc et du Panthéon des enfants célèbres*, IV<sup>e</sup> édition, Paris, Parmentier, 1824, p. IV.

60. *Ibid.*, p. II.  
 61. *Ibid.*, p. III.  
 62. *Ibid.*, p. III-IV.  
 63. Voir à titre d'exemples le *Catéchisme de l'honnête homme* de Voltaire (1763) et les articles « Honnête », « Honnêteté » rédigés par le chevalier Louis de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (1765).

### Abstract

« Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu »: The End of a Literary Riddle

The text “Svaturile unui parinte bunu catra fiulu seu”, “translated from French,” was published by Ion Codru Drăgușanu in the magazine *Familia* (Pest), 15, 1865. No mention was made on the author's name and the source text. For one and a half century no assumption has been advanced concerning the identity of the original text of this translation. The research I am reporting led to identifying the source text of Ion Codru Drăgușanu's translation as the moral epistle “À mon fils” by Jacques-Corentin Royou, published in the journal *L'Année littéraire*, 1, 1785. However, a few differences between text and translation indicate that Ion Codru Drăgușanu did not dispose of the original, but of a later, slightly modified variant published by Anne-François-Joachim Fréville under the title “Avis d'un bon père à son fils” in a compilation of pedagogical texts entitled *Beaux traits du jeune âge: Suivis de l'histoire de Jeanne d'Arc et du Panthéon des enfants célèbres* (Paris: Genets, 1813 and several successive new editions).

### Keywords

Ion Codru Drăgușanu, translation, moral epistle, *Familia*, Jacques-Corentin Royou, *L'Année littéraire*, A.-F.-J. Fréville